

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Une longue complicité

Lise Gauvin

Numéro 334, printemps 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98110ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gauvin, L. (2022). Une longue complicité. *Liberté*, (334), 26–29.

Une longue complicité

De l'amitié suivie entre Édouard Glissant et le Québec.

Par Lise Gauvin

Goyave, 11 novembre 2018. Il pleut presque sans arrêt. Une pluie fine mais abondante. Les ondées se succèdent à un rythme régulier, d'heure en heure, sans discontinuer. Une Guadeloupe de l'ombre, sans soleil. Comme je ne l'avais encore jamais connue auparavant. Novembre. Nos rencontres pour le prix Carbet avaient généralement lieu en décembre. Nous avions l'habitude d'y subir quelques ondées, sans trop d'importance. Aujourd'hui, nous pataugeons dans un sol spongieux et humide : difficile de passer outre. Nous attendons les résultats de la course des voiliers, cette fameuse Route du rhum dont les dates coïncident avec notre séjour. François Gabart, le favori, semble avoir des difficultés techniques et perd du terrain. Sylvie Glissant, directrice de l'Institut du Tout-Monde et responsable de l'organisation de notre jury, sera sûrement déçue, car elle sait Gabart assez proche de la pensée de Glissant. Le thème retenu pour nos rencontres cette année est « La traversée : solitaire et solidaire » : une soirée spéciale est prévue sur ce sujet. Le prix Carbet de la Caraïbe et du Tout-Monde, créé en 1989 par Édouard Glissant et par les rédacteurs de la revue *Carbet*, récompense chaque année une œuvre ouverte aux imaginaires et aux identités en résonance.

Le premier écrivain à recevoir le prix fut Patrick Chamoiseau pour *Chronique des sept misères*.

Pour ma part, j'ai été recrutée en 1991 à Montréal par des membres du comité de rédaction de la revue *Carbet*, nouvellement créée. Je fais partie de ce jury depuis cette date, ce qui m'a donné le privilège de rencontrer Glissant régulièrement. Comme président du jury, il animait nos débats avec un ferveur dont l'inquiétude n'était pas absente. Car chaque année la même question revenait : y aurait-il un livre apte à représenter cette « poétique de la relation » chère à l'auteur du *Discours antillais* ? Poétique qui repose sur la reconnaissance d'un lieu et d'une culture ouverts sur la totalité-monde, cette pensée archipélique qu'il n'a cessé de développer. Rejetant tout exotisme à relent folklorique, Glissant cherchait dans les textes avant tout une écriture, c'est-à-dire une poétique arrimée aux singularités du Divers.

Nos discussions étaient souvent passionnées, jamais acerbes. Glissant savait écouter. Jamais il ne coupait la parole à un intervenant. Notre jury était composé de membres venant d'horizons multiples : Diva Barbaro Damato (Brésil), Nancy Morejón (Cuba), Maximilien Laroche

(Haïti-Québec), Michael Dash (Trinitad-New-York), Miguel Duplan (Martinique-Guyane), Christian Séranot et Simone Schwarz-Bart (Guadeloupe). Chacun présentait les livres qu'il avait particulièrement aimés. La liste se réduisait peu à peu au fil des discussions. Il n'était généralement pas difficile d'arriver à un consensus. Édouard nous laissait parler, se contentant le plus souvent de commenter les propos ou de hocher la tête.

De façon discrète, sans presque y porter attention, il nous présentait ses dernières publications. L'un après l'autre nous sont ainsi arrivés *Poétique de la relation*, *Traité du tout-monde*, *Une nouvelle région du monde...*

Lors du premier Carbet auquel j'ai participé, dans l'hôtel St-John Perse de Pointe-à-Pitre, en décembre 1991, une soirée avait consisté en une lecture de poésie faite par chaque membre du jury dans sa langue. Ainsi l'anglais, l'espagnol et le portugais côtoyaient le français dans une harmonieuse mixité. Belle illustration de l'idée que développe l'écrivain, à savoir que le multilinguisme n'est pas un obstacle à la compréhension entre les humains. Ce qui l'amène à revoir le mythe de Babel et à déclarer : « Il est donné, dans toutes les langues, de construire la tour. » Cette année-là, le prix Carbet a été attribué à Dany Laferrière pour *L'odeur du café*.

Un visiteur assidu

Glissant était un grand ami du Québec, où il est venu plusieurs fois. J'avais fait sa connaissance en 1972, à l'occasion d'une conférence prononcée dans le cadre d'un congrès de l'Association des universités partiellement ou entièrement de langue française. Sa conférence, intitulée « Langue, multilinguisme », est reproduite dans *Le discours antillais*. Déjà s'y trouve la distinction fondamentale qu'il explicitera par la suite : « J'appelle ici langage une série structurée et consciente d'attitudes face à (de réactions ou de complicités avec, de réactions à l'encontre de) la langue qu'une collectivité pratique, que celle-ci soit maternelle ou non. La langue crée le rapport, le langage crée la différence, l'un et l'autre aussi précieux. » Distinction qu'il résume dans une formule shakespearienne : « Je te parle dans ta langue et c'est dans ton langage que je te comprends. »

Je l'ai revu le lendemain et lui ai remis un exemplaire de *L'homme rapaillé* de Miron ainsi qu'un recueil de poèmes de Michel Beaulieu. Il connaissait déjà Miron depuis Paris, mais n'avait pas encore eu l'occasion de lire son livre publié au Québec au printemps 1970, grâce au prix de la revue *Études françaises* et à l'insistance de Georges-André Vachon, son directeur d'alors. Glissant a été fasciné par les « Monologues

de l'aliénation délirante », qu'il publiera dans un numéro d'*Acoma* consacré au « Délire verbal coutumier ». Il y avait entre Glissant et Miron une réelle amitié, fondée sur une entente tacite et une admiration réciproque qui, elle, s'exprimait en mille mots. Dans *L'imaginaire des langues*, Glissant trace en une phrase un portrait saisissant du poète québécois : « Je le décrirais comme un phénomène naturel, comme une espèce d'éruption, mais aussi comme une espèce de surgissement tranquille, abondant et rythmé, qui a vécu son expansion dans l'espace avec passion. » Il fallait les voir discuter ensemble pour constater à quel point leur amitié était fondée sur une recherche commune de compréhension des cultures et, notamment, des modes d'insertion des communautés dites marginales dans un monde en transformation.

Après 1972, Glissant a été invité à plusieurs reprises au Québec. D'abord en 1976, pour la Rencontre québécoise internationale des écrivains organisée par la revue *Liberté*, dont le thème était « Où en sont les littératures nationales ? ». Sa conférence débute par ces mots :

Nous pouvons considérer du point de vue de l'expression écrite les avatars de l'histoire contemporaine comme les épisodes d'un grand changement civilisationnel, passage de l'univers transcendantal du Même imposé de manière féconde par l'Occident à l'univers diffracté du Divers, imposé de manière non moins féconde par les peuples qui ont conquis aujourd'hui leur droit à la présence au monde.

Le Divers, qui n'est pas le chaotique ni le stérile, marque l'effort de l'esprit humain vers une relation transversale sans transcendence universalisante. Le Divers a besoin de la présence des peuples, non plus comme objet à sublimer mais comme projet à mettre en relation. Le Même cherche l'être, l'essence ; le Divers établit la relation.

Et de poursuivre :

J'appelle littérature nationale cette urgence pour chacun à se nommer au monde, c'est-à-dire avant tout, cette nécessité de ne pas disparaître de la scène du monde de courir au contraire à son élargissement.

Déjà se retrouve l'essentiel de la pensée glissantienne, la méfiance envers l'universel, l'urgence de se nommer afin de ne pas disparaître et, parallèlement, la nécessité de courir à son dépassement, l'exigence de la relation.

Au moment de cette Rencontre de 1976, j'étais animatrice à l'émission *Book Club* de Radio-Canada et j'ai eu l'occasion de l'interroger directement. Il avait déclaré à la fin d'une séance qu'au cours de ce colloque, il avait entendu « les soubresauts les plus dignes de la pensée occidentale ». Je lui demande alors de préciser sa pensée et il me répond : « Il y a eu des gens qui ont défendu la position d'un humanisme individuel opposé à une recherche collective. Ce qui m'a frappé, c'est que tous les participants qui venaient de pays européens – les Finlandais, les Belges, les Suisses, etc. – ont défendu cette position. Il y a eu une sorte de clivage entre ceux qui ont défendu l'intégrité individuelle de l'écrivain, en tant qu'écrivain dans un contexte donné, avec des nécessités d'enracinement et de sincérité – disons – du terroir, et les gens dont je suis qui ont défendu la position de l'appartenance de l'écrivain à un mouvement

collectif, à un destin collectif, à une volonté collective. [...] Il y a eu la littérature conçue comme destin individuel, c'était la position des Occidentaux, et la littérature conçue comme aventure collective : c'était la position des pays nouveaux. Si j'ai parlé de soubresauts de la pensée occidentale, c'est parce que je pense que cette forme extrêmement élevée et digne de la revendication de la liberté de l'individu, une revendication extrêmement subversive d'ailleurs dans sa dignité, est une résultante de la civilisation occidentale dans ce qu'elle a de plus transcendantal, de plus élevé. C'est une position que les peuples nouvellement apparus au monde partageraient difficilement. » (*Book Club*, 18 octobre 1976.)

En 1998, l'écrivain participe de nouveau à une rencontre organisée par la revue *Liberté*, cette fois sur le thème « Écriture, identité, culture ». Je suis alors présidente d'assemblée et animatrice des séances. J'ouvre les débats dans ces termes : « Les mots choisis pour notre rencontre peuvent-ils se décliner au singulier ? Pour résister à une pensée unique, quel rôle doit s'attribuer l'écrivain ? Celui-ci, qu'il le veuille ou non, ne se trouve-t-il pas toujours à la croisée des langues et des cultures ? » Glissant donne l'exemple des villes-refuges, qui existent au Brésil et au Mexique, créées par le Parlement international des écrivains et qui accueillent des auteurs concrètement menacés de mort dans leur pays. Cette forme d'intervention est précieuse, selon lui, car elle permet d'établir des contacts et des interconnexions entre les cultures du tout-monde. « Il est intéressant d'avoir un écrivain iranien en résidence à Mexico, précise-t-il, qui entretient avec le pays où il se trouve des rapports de travail et de respect mutuels. »

Entre ces deux événements, l'écrivain, alors directeur du *Courrier de l'UNESCO*, publie en 1983 un numéro spécial intitulé « Langues et langage ». Il me demande un texte sur la langue au Québec et je lui envoie un extrait du *Guide culturel* préparé avec Laurent Mailhot intitulé « Québec : la vie en français ». Il publie également dans ce numéro « Le bilingue malgré lui » de Miron et son propre texte sur Babel, « Bâtit la tour ».

En 1995, au moment d'une de nos rencontres pour le prix Carbet, j'ai pu convaincre Glissant de venir prononcer des conférences à l'Université de Montréal. Je venais d'être nommée à la direction d'*Études françaises*. Grâce au soutien du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoise, un budget spécial avait été dégagé pour cette invitation. De mon côté, j'avais obtenu de l'Organisation internationale de la Francophonie la promesse d'une bourse de 5 000 \$. Les Presses de l'Université de Montréal avaient accepté de prendre en charge la publication du livre.

Ainsi est née *l'Introduction à une poétique du divers*, comprenant les conférences suivies des interventions et des questions du public, dont celles de Miron, qui, à un certain moment, demande : « J'ai l'impression que vous fondez beaucoup d'espairs sur la littérature pour créer un nouvel imaginaire et éventuellement par la suite un ordre mondial nouveau qui serait celui de la créolisation. Est-ce que ce n'est pas un peu utopique ? » Et Glissant de répondre : « Tout à fait. C'est utopique. Mais je pense que rien ne se fait sur terre de valable sans utopie. Je ne connais pas de grande œuvre des humanités qui se soit faite sans utopie. »

En juin 2009, Glissant accepte de prononcer la conférence inaugurale d'un colloque coorganisé avec une collègue

de Paris-IV-Sorbonne, Danielle Perrot-Corpet. Son texte, intitulé « Faire l'histoire, écrire l'histoire », consiste en une réflexion provocante sur le roman, qui, selon lui, serait un genre dépassé. Il y affirme que « le roman, en tant que seule fiction ou que récitement de seulement ce qui se voit du réel, a cessé d'exister comme représentation littéraire continuellement significative ». Et d'ajouter dans sa présentation orale : « Il n'est généralement plus que mode, excellente ou accomplie ou complaisante. » Il avait l'intention de développer sa pensée en un livre, qu'il n'a hélas pas eu le temps d'écrire.

Au mois de décembre 2009, le jury du prix Carbet s'est réuni une dernière fois en Martinique en présence de son président. On nous a présenté deux magnifiques films portant sur la langue de Nurith Aviv, qui venait de recevoir le prix Édouard-Glissant décerné par l'Université Paris-VIII. L'un de ces films, *L'alphabet de Bruly Bouabré*, retrace le projet de l'artiste ivoirien, qui, dans les années 1950, invente une écriture à partir de sa langue, le bété. Le deuxième, intitulé *D'une langue à l'autre*, interroge des hommes et des femmes de lettres qui ont choisi l'hébreu comme langue d'écriture, mais ont tous grandi en parlant d'autres langues. Originaires de Hongrie, de Russie, d'Irak et du Maroc, ils témoignent des rapports complexes qui les lient à leur langue d'adoption. L'un d'eux, le poète Meir Wieseltier, déclare même avoir « assassiné la langue russe » pour pouvoir s'approprier l'hébreu. C'est à la suite de cette projection que l'idée d'interroger de nouveau Édouard Glissant sur des questions de langue m'a été suggérée par Patrick Chamoiseau. Lors de cet entretien, l'écrivain se livre à une description d'un exemple de créolisation :

C'est l'entrée de systèmes d'images poétiques d'une langue dans une autre. C'est ça la vraie créolisation. Ce n'est pas une question de mots. Par exemple, quand les élèves martiniquais disaient : « *Stop seeking* ». *Seeking* voulait dire pour eux faire du sucre. Or ça n'a de sens dans aucune langue. Ni en français ni en anglais. *To be seeking* signifie « être en train de faire du sucre ». C'est-à-dire de casser du sucre sur le dos de quelqu'un ou de faire croire à quelqu'un quelque chose qui n'existe pas. Or c'est une poétique. Car ce n'est pas un emploi de mots. C'est un emploi de forme grammaticale. Cette forme grammaticale s'applique à un mot qu'ils inventent, eux. Il y a là une créolisation totale. On emploie une forme anglaise, *to be seeking*, avec un mot qui vient de nulle part – *seeking* vient de « sucre », « sik » en créole – et on crée quelque chose qui est nouveau dans n'importe quelle langue du monde. Ça, c'est la créolisation réelle.

En 2009, l'idée m'est venue de réunir en un livre les textes issus de ces rencontres. *L'imaginaire des langues* est paru chez Gallimard en 2010, il est le dernier livre publié du vivant de Glissant. J'ai eu le plaisir d'aller lui remettre moi-même un exemplaire, qu'il a accueilli avec joie, mais qu'il était hélas trop faible pour autographier.

Des références québécoises

Au Québec, à l'occasion de la Rencontre québécoise internationale de 1976 intitulée « Où en sont les littératures nationales ? », Glissant a fréquenté des écrivains qui lui ont servi d'exemples pour préciser sa conception du littéraire, qu'il

définît comme répondant à une opération de sacralisation et de désacralisation. Son intervention se termine par une référence à Jacques Godbout et à Gaston Miron :

Considérons l'œuvre littéraire dans son sens le plus large [...]; nous pouvons convenir qu'elle convient à deux fonctions : fonction de désacralisation, fonction d'hérésie et d'analyse intellectuelle qui est de démonter les rouages d'un système donné, de mettre à nu les mécanismes cachés, de démystifier. Elle a d'autre part une fonction de sacralisation, fonction de rassemblement de la communauté autour de ses mythes, de ses croyances, de son imaginaire ou de son idéologie. On peut dire, parodiant Hegel et son discours sur l'épique et la conscience communautaire, que la fonction de sacralisation est le propre de la conscience naïve dans l'histoire de l'Occident, et que la fonction de désacralisation est le fait de la pensée concertée c'est-à-dire politique. Le problème contemporain des littératures nationales, telles que je les conçois ici, est qu'elles doivent allier ce mythe à cette démystification, cette innocence première à cette ruse acquise. Et que les ricanements acérés de Godbout lui sont aussi nécessaires que les emportements inspirés de Miron.

La sacralisation dont il est question rejoint les composantes des « petites littératures » – sans aucune connotation négative –, telles qu'évoquées par Kafka dans son *Journal*, composantes ou avantages qu'il énumère comme suit : « le mouvement des esprits ; une solidarité qui se développe de façon suivie au sein de la conscience nationale », « la fierté et le soutien qu'une littérature procure à une nation vis-à-vis d'elle-même et vis-à-vis du monde hostile qui l'entoure ; ce journal tenu par une nation, journal qui est tout autre chose qu'une historiographie... ».

Cette dimension collective, cette solidarité et ce soutien que procure une littérature à la nation, bref, « ce journal tenu par une nation » que Kafka attribue aux petites littératures, Glissant les désigne comme indispensables à l'éclosion des littératures nationales identifiées alors comme des littératures en émergence.

Au cours de cette même Rencontre de 1976, l'écrivain cite des auteurs qu'il oppose d'abord pour mieux ensuite les associer dans une posture complémentaire :

J'ai rencontré à Montréal deux figures d'écrivain, tout à l'opposé. Je les entends d'abord. Leurs discours avant leurs écrits. Jacques Ferron précipite les finesses d'ironies, les aveux de scepticisme, quand ce n'est pas les agressions naïves, à seule fin de préserver une distance de lettré qui craint d'être connu comme tel. [...] C'est une pratique connue du détour. L'éclat public en est l'ultime réserve ; comme d'un parapluie rituel. Gaston va tellement droit au fait qu'il en paraît tout rond, comme d'une boule dans un jeu de quilles. Il est possédé de son sujet, de sa matière (le Québec), il n'en démord jamais. Si haut que vous parliez, il parlera tranquillement plus haut. Oui, Ferron met en scène les humanités, Miron des sauvageries. Ils se rejoignent. Ce sont là deux formes du détour. Tactique et obligation d'être, en même temps.

Et Glissant d'avouer avoir retrouvé en eux « des types de voix (l'une fluante, l'autre tonnante) qui sonnent de même par ici [aux Antilles], avec la différence d'un écho plus élargi

dans l'espace du Québec ». La pratique du détour est opérée aussi bien chez Ferron le sceptique que chez Miron le militant.

Rappelons enfin la préface que Glissant rédigea pour l'édition Gallimard de *L'homme rapaillé* et où il écrit à propos de celui qu'il désigne comme la « tornade Miron » qu'il est « le poète du paysage et de l'intime, dehors dedans, avec le même tourment ».

Ce même Miron, pour qui Glissant avait une affection toute fraternelle, aimait évoquer les outils du poète, ramenant ainsi l'acte d'écrire à une forme d'artisanat ancrée dans le réel. L'écrivain martiniquais, quant à lui, a mis au point les outils nécessaires à la compréhension du monde contemporain, un univers en constante mutation, dont les modèles sont à chercher aussi bien dans le registre du poétique que du philosophique. Car il n'y a de pensée véritable, selon lui, que celle qui rejoint le poème. D'où cette recherche de « nouvelles régions du monde » qu'il s'applique à développer dans chacun de ses livres, y associant la notion de rhizome, qu'il emprunte à Deleuze et Guattari, mais aussi celle de créolisation, qu'il définit comme un processus permanent, et celle d'archipel, qui fait image en renvoyant à un ensemble constitué d'éléments voisins, non hiérarchisés, dont chacun garde son identité propre.

C'est en poète qu'il s'adresse à Barack Obama, quelques semaines avant son élection, en décrivant ce qu'il appelle « l'intraitable beauté du monde » et en lui souhaitant : « Bonne chance, Monsieur ». C'est en poète encore qu'il s'attaque aux transparences d'un universel généralisant qui négligerait l'infini détail des paysages et des traces de l'humanité. C'est en poète qu'il aborde le devenir du tout-monde, qui ne serait pas lié à celui d'une langue unique, que celle-ci soit une langue dominante ou une langue construite artificiellement, mais à la multiplicité des idiomes.

La notion d'imaginaire des langues, qu'il développe dans *Introduction à une poétique du divers*, s'appuie sur le fait que « l'écrivain, même quand il ne connaît aucune langue, tient compte, qu'il le sache ou non, de l'existence de ces langues autour de lui ». Il s'agit plus exactement de « la manière de parler sa propre langue, de la parler de manière ouverte ou fermée, de la parler dans l'ignorance de la conscience des autres langues ou dans la prescience que les autres langues existent ». Cette pensée du multilinguisme n'a pas empêché l'écrivain d'identifier le tourment de langage partagé par ceux dont les cultures s'appuient sur des rapports d'inégalités langagières. Ce tourment de langage entraîne chez les écrivains une sensibilité plus grande à la problématique des langues. Tel était le cas, notamment, d'un Miron particulièrement inquiet de la « dérive des langues » et conscient de la difficulté du poème arraché à la séduction du non-poème. « J'écris dans la catastrophe de ma langue », m'avouait Miron dans un entretien, pour ajouter aussitôt : « Je m'invente, tel un naufragé, dans toute l'étendue de ma langue. » On peut apercevoir déjà dans ces deux postulats les éléments d'une poétique assez voisine de celle de Glissant, soit le passage d'un tourment de langage à un imaginaire des langues. Cette sensibilité particulière, j'ai proposé de la nommer *surconscience linguistique*, c'est-à-dire conscience de la langue comme lieu de réflexion privilégié, comme territoire à la fois ouvert et contraint. Pour Glissant comme pour Miron,

il s'agit d'énoncer le manque, de consentir aux opacités qu'il recèle.

C'est en poète enfin que Glissant décrit le champ et chant de ses îles familières ou qu'il interroge la présence énigmatique des statues de l'île de Pâques. Glissant a beaucoup insisté sur la part d'opacité indispensable au dialogue des cultures. On ne peut pas tout comprendre de l'autre. Il faut accepter ses zones d'ombre et les respecter.

Ce poète est un visionnaire, qui écrit « en mémoire du futur ».

Ce que je retiens de Glissant, c'est d'abord une méfiance envers tout esprit de système. Une grande générosité de parole, un désir constant de discussion et de mise en relation des êtres et des idées. Un respect de toutes les formes de création et une connivence immédiate avec les artistes visuels et les musiciens.

Dans un article de 1956, publié dans *Les Lettres nouvelles*, le jeune auteur saluait un nouveau genre de culture, qu'il qualifiait comme l'« alliance enfin réalisée de la mesure et de la démesure, connaissance du monde et abandon au monde [...], bref de mariage de raisons et de déraisons dont on a par ailleurs perdu la vertu dialectique ». Cette vertu dialectique de la littérature, l'écrivain ne cessera de la mettre en évidence et de la pratiquer, développant une pensée qui s'affiche oxymorique, mais qu'il faut lire plutôt comme en constant déplacement. Ou comme l'équilibre instable produit par le mouvement d'un balancier ou d'un *balan*, selon sa propre expression.

Glissant était un homme de dialogues. Il a partagé avec ses interlocuteurs une pensée toujours en mouvement, une pensée du tremblement arrimée à une langue de poète. Mais cette pensée chercheuse est aussi d'une cohérence exemplaire. Plusieurs des concepts développés par la suite sont déjà présents en grande partie dans *Soleil de la conscience*, son premier essai publié en 1956, où il mentionnait la nécessité d'avoir « le regard du fils et la vision de l'étranger ».

Dans *Poétique de la relation*, Glissant insiste sur l'image de l'errant à la recherche d'une totalité inaccessible : « L'errant, qui n'est plus ni le voyageur ni le découvreur ni le conquérant, cherche à connaître la totalité du monde et sait déjà qu'il ne l'accomplira jamais, et qu'en cela réside la beauté menacée du monde. » L'écrivain a été lui-même cet errant et ce visionnaire attaché à décrire un tout-monde en gestation. ●

Lise Gauvin, écrivaine et critique, a dirigé la revue *Études françaises* de l'Université de Montréal de 1993 à 2000 et relancé de prix de la revue, dont la création remonte à 1968. Membre de l'Académie des lettres du Québec et du Parlement des écrivaines francophones, elle a collaboré durant plusieurs années aux émissions littéraires de Radio-Canada ainsi qu'au journal *Le Devoir*. Elle a publié en 2020 des entretiens sous le titre *Les lieux de Marie-Claire Blais* (Nota bene) et, en 2021, un roman, *Et toi, comment vas-tu ?* (Leméac). Elle a reçu en 2018 le prix du Québec George-Émile-Lapalme et en 2020 la Grande médaille de la francophonie décernée par l'Académie française.